

Week-end « Apiculture naturelle » - CARI 23 et 24 février 2019

Cet article liste dans une première partie, les principaux thèmes abordés lors des journées « apiculture naturelle » organisées par le Cari à Louvain-la-Neuve les 23 et 24 février 2019. Une série d'enseignements en sont extraits. L'article se termine par des questionnements sur les perspectives de pratiques apicoles plus en phase avec l'abeille.

Entre recherche et pratique apicoles

Le thème générique de l'apiculture naturelle a été abordé sous plusieurs facettes, tant du point de vue de la recherche que de la pratique.

Les aller-retours furent nombreux entre les enseignements sur les conditions de vie et de santé de l'abeille dans son milieu naturel et les pratiques apicoles qui pourraient s'en rapprocher au mieux.

En Afrique de l'Est, comme l'a illustré Mme **Nicola Bradber** (Bee for development), l'apiculture est ancrée dans la tradition et suit les conditions de vie naturelle des abeilles en forêt. L'observation des pratiques locales permet de mettre en évidence quelques balises communément admises quand on parle d'apiculture respectueuse des abeilles : diversité génétique favorisée, liberté d'essaimage, libre construction des rayons par les abeilles, intrusion minimale et simplicité du travail de l'apiculteur.

Delphine Panziera qui a travaillé avec le professeur **Tjeerd Blacquiere** (Université de Wageningen NL) a évoqué les populations d'abeilles naturellement résistantes au varroa et les méthodes de sélection douce utilisées afin de fournir au niveau local des abeilles qui ont réussi à se débrouiller avec le parasite en l'absence de traitement de quelque sorte que ce soit.

Plusieurs intervenants ont abordé leur méthode de conduite, basée sur l'utilisation de la ruche de l'Abbé Warré : MM **Fabrice de Bellefroid** (Belgique) , **Olivier Duprez** (Clavados – France) et **François Godet** (Belgique). Ce dernier a expliqué sa conversion à une apiculture centrée sur l'abeille et le Vivant en général, une approche inspirée de la biodynamie. Ce thème a d'ailleurs été développé en détail par M **Thierry Bordage**.

C'est sans conteste, la longue contribution de M **Torben Schifer** (Université de Wurzburg - D) qui aura le plus marqué l'auditoire. L'exposé des résultats de recherches menées par lui et par **Jürgen Tautz** sur la connaissance de l'abeille dans son milieu naturel a certainement contribué à remettre en question pas mal de pratiques apicoles, y compris chez les apiculteurs déjà convaincus d'agir au mieux avec leurs colonies.

Quelques enseignements

L'apiculture nuit-elle gravement à la santé de l'abeille ?

La compréhension de la biologie de l'abeille et des colonies comme organisme vivant, dans un milieu naturel montre en quoi la conduite en ruche gérée par l'Homme s'écarte des besoins de l'abeille. Elle les met dans des conditions « pessimales ». Ainsi aurait-on pu traduire les propos de Torben Schifer. Dans les conditions de la ruche, l'abeille ne peut que survivre, au prix d'une consommation énorme de ressources. On est stupéfait d'apprendre qu'une colonie dans la cavité

d'un arbre en forêt n'aurait besoin que de 2 kg de miel pour passer la mauvaise saison. Dix fois moins que dans une ruche !

Il n'est pas vrai cependant que les colonies à l'état sauvage ont un meilleur taux de survie : la sélection naturelle élimine les essaims qui ne conviennent pas et conserve les plus adaptés. Dans nos ruchers, c'est le contraire qui se passe : l'utilisation de traitement anti varroa donne un avantage aux colonies fortement infestées – et qui le seront d'autant plus que la lutte contre l'essaimage contribue au maintien d'une forte population de varroas. On donne ainsi un avantage aux colonies peu résilientes face à l'acarien.

Autre exemple : l'humidité est moins facilement régulée dans une ruche que dans une cavité naturelle. La propagation de spores de champignons n'y est pas entravée et le système digestif de l'abeille en regorge. Les cellules de leur intestin sont endommagées. Celles-ci ne peuvent se régénérer correctement surtout si leur nourriture est constituée de sucre, pauvre en éléments essentiels pour la construction des cellules.

L'interventionnisme de l'apiculteur est également problématique. Chaque ouverture d'une ruche, par ailleurs moins bien isolés que les cavités naturelles, cause un préjudice aux abeilles . Il leur faudrait selon les informations entre un jour et une semaine pour se rétablir, tant est délicate la régulation de la chaleur et de l'humidité. Notons que les ruches en matériaux synthétiques, intéressantes sur le plan thermique, sont une catastrophe du point de vue de l'humidité de par leur étanchéité à la vapeur d'eau.

Enfin, la plupart des ruches offrent un volume autrement plus grand et difficile à maintenir à bonne température que les cavités naturelles privilégiées par les abeilles (entre 20 et 40 litres).

Repenser l'approche Homme – Abeille

Un lien renouvelé entre l'homme et l'abeille invite à un retournement des idées : moins d'intention par rapport aux produits de la ruche et plus d'attention et de respect pour l'espèce elle-même, la dynamique des colonies et ses besoins.

En premier lieu, l'essaimage ne doit-il pas être considéré comme un gain (pour la reproduction de l'espèce, sa propagation) plutôt que comme une perte pour l'apiculteur ?

La mise à disposition de cire gaufrées contraint les abeilles mais profite surtout à l'apiculteur. A l'inverse, la libre construction des rayons par l'abeille devrait être préconisée. C'est une tendance croissante, renforcée par la méfiance quant à la qualité de certaines cires du commerce. Construire librement permet à la colonie d'étendre ses rayons de façon adaptée et en choisissant le diamètre de cellules dont elle a besoin.

Enfin, la ponction de miel devrait se limiter au surplus estimé par rapport aux besoin de vie de la colonie .

Plus fondamentalement, comme le prône l'approche biodynamique en apiculture, l'accent est à mettre sur le lien au Vivant. Ainsi, l'Homme est appelé à agir dans le respect la colonie considérée comme un tout, un « superorganisme » doté de conscience, d'intelligence.

Partant de ce principe, des pratiques pourtant courantes devraient être reconsidérées. Ainsi de la production d'essaims artificiels voire de la division de colonies qui rompent l'unité de l'organisme.

Tout comme le « greffage » d'une reine d'autre provenance introduit un organe étranger en son sein. Ces pratiques ont été questionnées au cours du week-end.

Dans cette même idée, faite de respect pour la vie et l'organisme, on peut évoquer le « jardin des reines » imaginé par François Godet. François se refuse à tuer une reine à la ponte déclinante. Le « jardin des reines » lui permet de mettre à la retraite (en mini+) une colonie dotée d'une reine « épuisée » en lui donnant la possibilité d'essaimer rapidement l'année suivante et ainsi de continuer la lignée. Il lui souhaite alors bonne chance.

On comprend mieux ici ce que signifie accompagner plutôt que diriger une colonie et cela passe par une sorte de communication avec celle-ci. Une notion subtile, peu explicable, mais comparée par quelques intervenants à une attitude de présence à l'abeille ouvrant à une intuition de l'apiculteur sur ce qu'il convient au mieux de faire pour elle.

Devenir accompagnateur de ses colonies

De nombreuses personnes sont déjà convaincues que l'apiculture productiviste est une voie sans issue, comme tout mode d'exploitation du vivant. L'opportunité donnée par le Cari lors de cette formation a poussé la réflexion beaucoup plus loin.

En effet les enseignements reçus sont très impliquants. Comme déjà mentionné, ils invitent à un changement de perspective : passer d'une intention axée sur le contrôle et la production des abeilles à une attention au respect et à la dynamique des colonies et à la santé de l'abeille.

Cela vient questionner tout apiculteur sur le fondement de sa passion. Suis-je certain de renoncer à cette appellation pour devenir « accompagnateur » des abeilles qui voudraient bien de moi ?

Dans ce cas, est-ce que j'accepte le risque de perdre des colonies en me passant de traitements connus que ceux-ci sont aussi débilissants pour l'abeille. Est-ce que je puis prendre un réel plaisir à voir s'envoler mes essaims pour un voyage incertain ? Suis-je aussi prêt à me passer d'une belle et grande récolte de miel au profit de celles qui l'ont élaboré.

Suis-je prêt à investir sans la perspective minimale de récupérer les frais engagés ?

Répondre à ce genre de questions demande de la maturation. Les solutions seront peut-être partielles, et à la sortie de la formation certains de se demander s'il est encore possible de concilier une vision économique avec une attention forte à l'avenir, à la biodiversité de l'abeille et à son écosystème au sein d'une ruche.

Après tout, dans de nombreux pays, l'apiculture est une source de revenu précieuse pour les communautés rurales, comme le soutient l'action d'ONG dédiées à ce secteur (Bee for development en Angleterre ou Miel Maya Honing chez nous). En tous cas, dans certains endroits privilégiés – comme les forêts éthiopiennes- la pratique d'une apiculture « naturelle » et pourvoyeuse de revenu est possible. Mais dans nos régions, rien n'est moins sûr !

Pistes pour mieux travailler avec l'abeille

A défaut, il reste à évoquer quelques pistes pour mieux travailler avec l'abeille et la servir. Le travail de sélection semi naturelle abordés au cours du WE en est une. L'autre serait l'adoption d'une ruche plus conforme.

La sélection traditionnelle, basée sur la retenue d'un critère particulier (productivité, douceur, faible propension à l'essaimage, voire comportement hygiénique) est source d'appauvrissement génétique. Une technique de sélection semi naturelle est préconisée : arrêt de traitements anti varroa et multiplication par divisions des colonies survivantes. On ne sélectionne donc pas sur base d'un critère à favoriser mais simplement à partir des colonies qui survivent. Cette sélection permet en quelques années de disposer, dans un lieu donné, d'une abeille plus résiliente, notamment par rapport au varroa.

Quant à la ruche « naturelle », signalons que Torben Schifer a annoncé la publication prochaine des plans d'une ruche correspondant à ce critère. Actuellement peu de ruches se rapprochent suffisamment du fonctionnement d'une cavité naturelle dans un arbre. A défaut cependant, différentes pratiques en ruche « Warré » sont déjà bien implantées et ont fait l'objet de présentation au cours du week-end.

D'autres pistes peuvent être explorées visant à recréer les conditions de présence d'une microfaune auxiliaire des abeilles et prédatrice de varroa. Par exemple les pseudo-scorpions ou l'acarien , *Stratiolaelaps scimitus*.

Par ailleurs, des initiatives de promotion de l'apiculture naturelle commencent à populariser une pratique « apicentree », centrée sur l'abeille. C'est le cas en Flandre comme en Wallonie (*). Cette approche est une alternative au mainstreaming apicole en cours au sein des lieux de formation (écoles et sections apicoles). Torben Schifer a d'ailleurs appelé de ses vœux une légitimation de l'apiculture naturelle car celle-ci affronte encore un scepticisme conservateur voire une franche opposition.

L'apiculture naturelle pourra alors trouver une place. Il conviendra qu'elle évite ce piège courant : celui qui sépare ceux qui ont raison de ceux qui ont tort ; celui qui écarte de l'harmonie et mène à la guerre sur fond d'idéologie ou d'intérêts économiques... y compris dans le domaine qui nous a concerné ici.

Patrick Colignon

(*)

www.apiculture-naturelle.be

www.natuurlijkimkeren.org

www.hapicultuur.be